

plus sincère estime. Dans la conversation, il lui laissa entrevoir qu'il avait eu des peines, mais sans en expliquer la nature ni la cause. M. Dulac crut qu'il était convenable et prudent à la fois, dans cette première entrevue, de ne rien dire qui eût rapport à Félix.

— Les médecins, lui dit M. de Célival, m'ont ordonné l'air de la campagne ; j'y suis depuis un an. Ma femme est restée à Paris pour surveiller l'éducation de mon fils Alphonse, et vient me voir de temps en temps. Mais, mon ami, continua-t-il, vous pouvez me rendre un service. Il me manque un jardinier. Capable de diriger par moi-même la culture de mon jardin d'agrément, je ne suis pas au fait du vrai jardinage, du jardinage qui a pour objet les produits utiles. Je voudrais un jeune homme intelligent et sage. On m'en a déjà présenté plusieurs ; mais, dans ce pays où je ne connais personne, ma confiance pourrait être aisément trompée. Je ne veux m'en rapporter qu'à vous. Tâchez de me trouver un jeune homme que vous connaissiez parfaitement, et dont la conduite soit telle que je n'aie jamais de reproche à lui faire ; car je suis venu chercher ici le repos, et j'évite avec soin tout ce qui pourrait le troubler.

— Je chercherai, répondit M. Dulac, et d'ici à quelques jours j'espère trouver un jeune homme tel que vous le désirez."

Après avoir passé une journée entière auprès de son ancien ami, M. Dulac revint à la ferme, où Félix l'attendait avec anxiété.

Tandis que M. Dulac lui racontait sa visite jusque dans les moindres détails, le jeune homme respirait à peine ; il rougissait et palissait tour à tour ; des cris entrecoupés, des soupirs douloureux attestaient la vivacité de ses émotions. Mais, quand il apprit que son père demandait un jeune homme pour l'aider à la culture de ses jardins, il poussa un cri :

— Le jeune homme que mon père vous demande est trouvé : c'est moi !

— Vous ! s'écria M. Dulac ; quelle est donc votre pensée ?

Oui, moi. Depuis sept ans qu'il ne m'a vu, mon teint, mes traits, la couleur même de mes cheveux, ont changé ; jamais, sous l'habit d'un jardinier, il ne pourra reconnaître son fils... Eh quoi ! après m'être rendu si coupable, irais-je implorer ma grâce avant d'avoir prouvé que je l'ai méritée, avant d'avoir donné des garanties de mon changement, des gages certains de mon repentir ?... On me pardonnerait peut-être, mais comme à un criminel dont on se défie encore... Non, je veux vivre quelque temps auprès de mon père sans être connu de lui, et regagner son cœur avant d'implorer mon pardon. Je serai obéissant et respectueux envers ma belle-mère ; et, quant à mon frère... je l'aimerai, oh ! je l'aimerai tant, que sa mère, à son tour, sera bien obligée de m'aimer... Et quand, à force de travail, de docilité, de bonne conduite, j'aurai conquis l'estime de tout le monde, oh ! alors, je me jeterai aux pieds de mon père, je lui dirai : " Je suis Félix."

Ce projet, qui d'abord avait semblé romanesque à M. Dulac, finit par lui paraître raisonnable et généreux. Il comprit que cette vie de dépendance et de travail dans la maison de son père serait pour l'enfant désobéissant une expiation agréable à Dieu et honorable aux yeux des hommes. Il comprit que le bonheur de M. de Célival serait bien plus assuré si, avant de reconnaître son fils, il avait acquis la certitude de ses bonnes qualités. Il écrivit donc à M. de Célival qu'il avait à sa disposition un jeune jardinier dont il pouvait lui répondre sous tous les rapports, et qui, outre le jardinage, était aussi au fait de la grande culture. Peu de jours après l'envoi de la lettre, Félix se prépara à partir.

(Suite au prochain numéro.)